

DISCOURS DE REMISE DE L'ÉPÉE D'ACADÉMICIEN

à Éric ROUSSEL

par

Jean-Christophe RUFIN

Membre de l'Académie française

Le temps des éloges est terminé. On passe à autre chose, on passe à une cérémonie que, dans d'autres académies, nous séparons de la séance d'installation. Ici le Secrétaire perpétuel a tenu à ce qu'elle se déroule sous la Coupole. C'est une très bonne idée... à condition de tous arborer un sourire ! parce qu'il n'y a plus de grades et qualités, de ministres, de Perpétuels ni de Chancelier. Il n'y a plus que des amis et ce sont vos amis qui vont vous remettre cette épée. C'est en leur nom que je vais m'exprimer.

Comme vous l'avez dit c'est le Président Giscard d'Estaing qui devait le faire. Il devait le faire non pas comme sujet d'un livre que vous lui aviez consacré mais justement comme ami, parce qu'il avait pour vous de l'amitié, de l'affection. Et il m'avait dit, sachant que peut-être il ne pourrait pas honorer l'engagement qu'il avait pris, qu'il souhaitait que l'un d'entre nous puisse le faire. Alors, évidemment, lui succéder est impossible. Je n'ai pas qualité pour le faire. Sinon, pour seule légitimité, une amitié de 40 ans. C'est une amitié qui a commencé lorsque je dirigeais un journal médical. Nous cherchions un chroniqueur littéraire et on m'a conseillé ce jeune homme courtois, très rigoureux, extrêmement aimable et surtout extrêmement cultivé. Il n'avait pas de lien particulier avec la médecine.

Vous êtes arrivé au milieu de gens que vous ne connaissiez pas forcément très bien. Vous aviez surtout un lien d'admiration très fort avec Jean Delay, dont je salue la fille Florence Delay qui est ici présente, et avec le docteur Jean-François Lemaire. Mais vous étiez un peu étonné devant ces médecins qui, pour la plupart, s'étaient à peu près tous consacrés à l'action humanitaire, c'est-à-dire qui étaient habités par l'ambition du présent. Et vous nous avez appris quelque chose : vous nous avez appris que le présent pouvait être aussi de l'Histoire. Parmi nous, alors que nous étions très préoccupés par l'actualité, vous avez publié une biographie de Georges Pompidou. C'était assez troublant parce que je ne dirais pas que nous avions connu Georges Pompidou mais nous avions vécu la période où il était président de la République et ce qui avait été jusque-là une actualité devenait grâce à vous de l'Histoire. Cette particularité de votre formation, qui a été évoquée par Jean-Claude Casanova, de partir du journalisme pour aller vers l'Histoire fait toute la singularité de votre œuvre et c'est quelque chose qui nous a beaucoup appris. En tant que romancier, je me suis souvent posé cette question : où commence l'Histoire ? Pour les romans historiques, le temps du récit c'est le passé, vous racontez quelque chose qui s'est passé il y a dix ans, est-ce que c'est de

l'Histoire ? Un roman devient historique à mon sens quand il échappe à la mémoire, c'est-à-dire quand il évoque une période que vous n'avez pas vécue. Quand il évoque une période que vous avez vécue c'est autre chose, c'est la mémoire, ce sont les souvenirs qui sont convoqués. Vous avez la particularité d'écrire une Histoire qui est pleine de mémoire, c'est-à-dire que vous écrivez l'Histoire à partir des témoignages de personnes vivantes, de personnes que vous rencontrez. Il y a cette intrication extraordinaire dans vos biographies entre ce qui se déroule et puis ce qui s'écrit pour l'avenir et que l'on appellera l'Histoire. Vos biographies sont de véritables monuments. Je suis très admiratif des mille et quelques pages que vous avez consacrées à Jean Monnet, au Général de Gaulle ou à Georges Pompidou. J'ai l'impression que derrière vous il est très difficile d'écrire une biographie lorsque vous en avez fait une. Je dirais presque que vous êtes « l'Attila de la biographie » : plus rien ne pousse derrière vous. Mais c'est un Attila d'une grande bienveillance, d'une grande gentillesse, qui témoigne toujours son amitié et sa fidélité à ses amis. Je peux le dire car je m'honore et je suis heureux d'en faire partie. Cet Attila si désarmé, c'est à lui que je vais remettre une épée.

